

Du mercure sous la langue ou la révolte d'un adolescent

Aurélien Boivin

Number 139, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

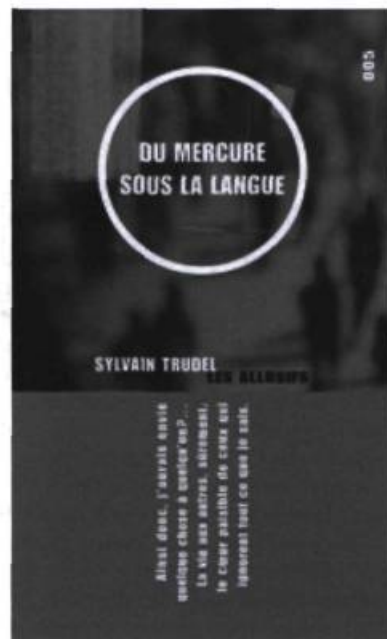
Cite this review

Boivin, A. (2005). Review of [*Du mercure sous la langue ou la révolte d'un adolescent*]. *Québec français*, (139), 92–95.

Du mercure sous la langue

ou la révolte d'un adolescent

>>> AURÉLIEN BOIVIN



De quoi s'agit ?

Sylvain Trudel est un écrivain talentueux, qui a fait une entrée remarquée sur la scène littéraire avec son premier roman, *Le souffle de l'harmattan* (1987), dont il nous a donné une version définitive (2001) et que la critique a acclamé, impressionnée qu'elle a été par la facilité avec laquelle le jeune romancier – il avait 24 ans – parvient à s'immiscer dans la peau de son narrateur, âgé d'une dizaine d'années. Il réussit le même tour de force dans *Du mercure sous la langue*¹, publié aux Allusifs en 2001 et qui deviendra à l'automne 2005 le premier roman québécois à être publié dans la prestigieuse collection 10/18, en France, en donnant la parole à un adolescent de seize ans, atteint d'une maladie mortelle, un cancer des os qui le ronge sournoisement. Serein au début, ce jeune homme, Frédéric Langlois, devient de plus en plus agressif, voire révolté, à mesure que les jours passent qui

le rapprochent inévitablement de la fin. Cette confession, dans laquelle il livre ses sentiments et ses émotions, ses joies et ses peines, ses rêves comme ses déceptions, est une sorte de bilan de sa (trop) courte existence, refusant catégoriquement et sans équivoque toute compassion, toute complaisance de la part des siens et de son entourage. Avec une étonnante lucidité et un détachement surprenant pour un jeune de son âge, il s'en prend à la société et fustige l'espoir, l'amour, surtout celui qu'il n'aura jamais connu avec une femme, l'amitié, le bonheur qu'il ne connaîtra pas non plus, la liberté, la religion, qu'il considère comme aliénante et superficielle, tout ce qu'il appelle en définitive les illusions nécessaires aux humains pour adoucir et comprendre leur condition tragique. Il règle ses comptes avec Dieu, qu'il qualifie de « pauvre malade mental qui s'est inventé un fils condamné à moisir dans l'impuissance de l'enfance » (p. 62). « Fait comme un rat » (p. 48), il ne se fait plus aucune illusion sur sa condition : « On dit que ce sont des étapes ou des stades, quand on est un peu psychologue de cuisine ou philosophe de véranda et qu'on écoute trop la télévision. Et ça précède le terme, si je vois bien ce que je veux dire » (p. 10-11). Tout ce que le jeune pense, il le confie, cloué à son lit d'hôpital, à son cahier, comme s'il s'adressait à un auditoire. Au terme de son long combat, il parvient à vaincre ses peurs et à apprivoiser la mort, la grande faucheuse, qui ne lui a donné aucune chance. « [D]éjà arrivé au bout de [s]a corde comme un petit biquet qui a tout brouté sur son rond de pissenlits » (p. 32), il est vaincu que sa disparition précipitée ne changera rien au monde. Son style est oral, ses phrases sont longues, presque toujours poétiques, souvent unies par la conjonction « et », comme dans la conversation des jeunes de son âge.

Le titre

Frédéric Langlois parsème sa confession, son journal intime, ou ce qui en tient lieu, de courts poèmes de son cru, placés en retrait et en italique, où perce un grand désespoir : « Je rêvais d'être la Grande Pyramide ° invincible et éternel, ° mais je suis un jardin de porcelaine ° sous une pluie de météorites » (p. 71) ; ou encore : « Je songe à un million de mystères, ° du mercure sous la langue ° et je me demande : ° si je croquais le thermomètre, ° et si je buvais du mercurochrome, ° verrais-je l'autre côté des mondes ? » (p. 79). La genèse de ce roman est une nouvelle, « Mourir de la hanche », parue en 1994 dans un recueil, *Les prophètes*. À Marie-Claude Fortin², l'auteur a avoué que ce roman lui a été inspiré par un jeune qui souffrait du cancer de l'os iliaque qu'il a rencontré alors que, il y a plusieurs années, il était lui-même hospitalisé.

Le lieu

L'unité de lieu est respectée dans *Du mercure sous la langue*, comme dans une vraie tragédie classique. Tout le roman se déroule à l'hôpital, un hôpital spécialisé dans le traitement du cancer, qui n'est jamais nommé, mais qui est situé à Montréal sans doute, puisque le jeune homme voit le fleuve de son lit (p. 69) et fait allusion à l'oratoire Saint-Joseph (p. 92) et au cimetière de la Côte-des-Neiges (p. 116). C'est de sa chambre que Frédéric écrit, lui qui est déjà condamné au fauteuil roulant, tel « une limousine, prête à [l]'emmener vers de nouvelles aventures sans lendemain » (p. 27). Originaire de la paroisse de Sainte-Philomène (p. 12, 15), il se rappelle quelques souvenirs d'enfance quand, avec des amis, il « jouait à lire l'avenir dans les entrailles de pigeons poivrés à la carabine » (p. 12), et ses vacances à la baie Missisquoi

(p. 74) avec ses parents, son frère et sa sœur, au chalet familial, où il pêchait « les menés avec une passoire » et des crapets-soleil. Son plus beau souvenir, c'est l'échappée de son frère et de sa sœur, un soir de juillet, dans le grand peuplier dans l'espoir de cueillir la lune qu'ils voulaient offrir à leur père à l'occasion de son anniversaire (p. 74-75).

Le temps

Le jeune narrateur semble avoir entrepris son journal ou sa confession avec son hospitalisation en septembre et avec l'annonce du terrible verdict de sa mort prochaine, un peu pour passer le temps, mais aussi pour faire le bilan de sa courte existence : « C'est irréal de voir apparaître tous ces gens du temps des fêtes en plein mois de septembre, le mois des feuilles mortes, des outardes et des cerises-à-cochons » (p. 19). Condamné sans retour, il espère tout de même traverser encore quelques saisons ainsi qu'il le confie à sa mère : « Maman, j'ai peur de mourir en plein hiver et j'espère me rendre jusqu'au printemps, et au printemps je voudrais me traîner jusqu'à l'été, et je pense que finalement je suis moins brave que je pensais » (p. 75). Sa maladie progresse toutefois rapidement et il semble convaincu qu'il ne se rendra pas jusqu'à Noël. Aussi demande-t-il une faveur à sa grand-mère Langlois : « Étant donné que je ne sais pas trop si je vais me rendre jusqu'aux fêtes [...] je me demandais si tu pouvais pas me donner mon cadeau de Noël avant le temps... » (p. 109). C'est un peu avant cette grande fête qu'il annonce la visite de tous les membres de sa famille appelés d'urgence à son chevet et qu'aura lieu la traditionnelle remise de cadeaux, cérémonie qu'il raconte par prolepse, c'est-à-dire avant même qu'elle se déroule. Il semble bien que ce soit la dernière manifestation dont il sera témoin. C'est un an jour pour jour après sa mort, donc en dehors de l'intrigue, que son ami Benoît remplira la promesse qu'il lui a faite de procéder à la distribution des lettres que l'adolescent a rédigées à l'intention des membres de sa famille immédiate, de son grand-père Baillargeon et de ses deux grands-mères. Un extrait de la lettre à sa grand-mère Langlois est reproduit dans son journal (p. 59-60). Ainsi l'intrigue dure moins de quatre mois, si l'on exclut l'en-

voi des lettres qui n'a pas encore eu lieu, au terme du récit. Il est toutefois possible de dater précisément l'année de la narration du jeune Frédéric, soit 1988. Pourquoi ? Parce que Frédéric fait allusion, à au moins trois reprises, à l'analyse du saint suaire de Turin (p. 55), lequel s'est avéré beaucoup plus jeune que l'on croyait alors que les prélèvements des spécialistes ont confirmé qu'il était faux puisqu'il remontait, non pas au temps du Christ, mais tout au plus au Moyen Âge. Avant de mourir, Frédéric aura donc « eu le temps d'apprendre que le saint suaire de Turin est un faux » (p. 119). Il n'aura toutefois pas la chance de savoir que l'on peut reproduire facilement une telle pièce, comme l'ont prouvé des chercheurs français en juin 2005. On peut aussi préciser qu'il n'est jamais question, dans la narration de Frédéric, de jeux électroniques, de DVD, d'ordinateur..., technologie électronique qui deviendra nettement plus populaire que le simple transistor après 1988.

La structure

Du mercure sous la langue est un texte linéaire, sans division ni chapitre, mais constitué de dix-huit entrées (non datées) introduites par un astérisque. Le narrateur distribue, çà et là dans son bilan de vie, de courts poèmes qu'il a composés sur son lit d'hôpital. En épigraphe, il reproduit un poème de son amie Marilou Desjardins, atteinte elle aussi d'un cancer incurable, poème qu'il suspend à la tête de son lit et que sa grand-mère trouve d'une grande tristesse (p. 63) : « Les papillons se noient ° dans ce ruisseau ° où mon cœur tombe, ° et voilà mon cœur qui crie, ° et le voici qui suit ° la course de l'eau vive, ° cette eau glacée qui, ° pressée d'aller mourir, ° emporte avec les feuilles ° l'espoir de rajeunir » (p. 7).

Les personnages

Frédéric Langlois. « [...] je suis un petit athée de naissance et l'eau sainte du baptême n'a pas déteint sur mon âme méchante, et puis j'ai toujours eu la nuque et les genoux raides. Je suis un jeune baveux, comme qui dirait, un crotté, un rebelle de centre d'achats, un grand sans-dessein qui n'aime rien » (p. 7). Ainsi se définit le jeune narrateur, gardien de but de l'équipe des Titans de Sainte-Philomène (p. 121), qui

s'ennuie et se sent isolé dans sa chambre d'hôpital, à la manière d'un escargot qui avance lentement vers son but ultime. Né un 4 mars (p. 125) (en 1972 ?), il est âgé de seize ans et demi (« Le 6 août dernier j'ai eu six mille jours », p. 11) quand, « innocente victime » (p. 23) d'« une méchante saloperie [qui] dévaste [s]on corps : un cochon d'Inde maléfique [qui] court comme un con dans sa cage tournante, au cœur de [s]es entrailles, et le petit Satan qui [lui] gruge les os, surtout [s]a hanche droite » (p. 26), il entreprend sa narration. Il se sait condamné : « Bientôt, très bientôt, je vivrai ma dernière nuit, mon dernier matin, ma dernière heure, et je rendrai mon dernier souffle entre mes dents » (p. 11) et il est d'avis qu'il a tout raté, son entrée et sa sortie (*ibid.*). Il est prêt à tout pour ne pas laisser « s'échapper de [s]es lèvres aucune plainte de maudite femmelette effarouchée » (p. 14). Il craint toutefois d'avoir peur et d'être trop lâche, le moment fatidique venu, « pour mettre fin au calvaire tout seul, à mains nues » (*ibid.*). En dépit de ce cancer de l'os iliaque qui lui a mérité le surnom de « garçon de porcelaine » (p. 70), de cette maladie qui l'a surpris (« mon malheur a bien dû commencer à un moment donné, ça ne sort pas de rien, ces malpropétés-là. [...] En tout cas, j'ai rien senti quand l'antéchrist est entré en moi, quand la puissance noire a commencé à régner de tous ses rayons sur mon royaume », p. 28-29), il espère durer « assez longtemps pour [s]e rendre jusqu'au bout de la fin, sans rien manquer », avant « de franchir le seuil de la nuit sans fin » (p. 21), mais « tout ça pour rien » (p. 9). Il regrette de ne pouvoir avoir « jamais d'autre âge que l'âge qu'[il a] aujourd'hui et ça donne froid dans le dos d'y penser » (p. 32). Malgré les instances de sa mère, il refuse de voir ses amis (p. 77) et se contente, pour tenir le temps, de rédiger son journal, ses lettres et ses poèmes qu'il signe du pseudonyme de « Métastase, le roi de l'hôpital » (p. 80), ce qui ne fait pas l'unanimité des autorités de l'institution.

Mère. Elle n'est jamais nommée. Le narrateur s'entend bien avec elle et aime sa présence, surtout depuis qu'elle a abandonné son travail (p. 25) pour prendre soin de lui, ce qui lui permet, dans le vocabulaire du jeune révolté, « de venir [le] voir dépérir un peu plus chaque jour, avec ses pauvres

sourires » (*ibid.*). Elle fume comme une cheminée et ne parle pas beaucoup, préférant écouter la radio, ce qui ne dérange pas le jeune homme : « [...] je me fichais de nos silences. On se parlait autrement, par les yeux comme des sourds-muets » (p. 13). Il craint de lui faire de la peine et voudrait bien guérir : « [...] j'aurais voulu vivre juste pour te faire plaisir, pour te faire rire, vivre jusqu'à ce que tu meures avec ta main dans la mienne, et puis mourir à mon tour, dans tes traces de pas encore chaudes, dans ton parfum qui aura été mon *air du temps*³, au milieu de tes objets que j'aime comme des êtres » (*ibid.*).

Père. Comme son épouse, la mère de Frédéric, il n'est pas nommé non plus. Le jeune narrateur le juge très sévèrement et déplore sa mollesse, sa faiblesse. C'est un homme démuni, fatigué qu'il revoit « en camisole, effondré dans le sofa du salon, le soir, la face éclaboussée de la froideur bleue du téléviseur ; un homme grognon qui s'écorche le visage le matin, avec de mauvaises lames de rasoir, qui s'ennuie le dimanche et passe le temps dans le frigidaire... » (p. 15-16). Il le considère comme un éternel peureux, comme « l'esclave de la peur natale qui [l']étouffe, cette peur qui est [s]on blé, [s]on pain quotidien, [s]a pauvre hostie » (p. 17). Il a déjà eu des problèmes avec lui puisqu'il se dit incapable de réconciliation (*ibid.*), même s'il « aime d'amour [s]on âme fiévreuse et anormale » (*ibid.*). Chose sûre, il n'aurait jamais voulu de sa vie (p. 122) ni, écrit-il, « avoir sur mes os sa peau de commis aux écritures qui est un sot métier », ayant passé sa vie, sauf le dimanche, dans la cave d'un entrepôt de meubles, où il ne fait rien de ce « que son cœur lui demande » (p. 37). Il refuse l'image d'un père qui a toujours vécu dans la peur, avec son manque de foi et son plus grand défaut, la loyauté : « [...] il a toujours fait ce que les autres voulaient qu'il fasse, mais le plus désespérant, c'est qu'il le fait mieux que personne » (p. 38).

Maryse Bouthillier. Psychothérapeute, Maryse est la « psy favorite » (p. 36) du narrateur, son « bel ange gardien » (p. 97), une vraie psy d'hôpital, avec une tenue irréprochable et un grand sérieux, avec « son style et son parler, un swing de vamp apprivoisée, une belle personnalité soignée jusqu'au bout des ongles » (p. 34). Frédéric se sent bien en sa présence, même si,

parfois, « [e]lle a l'air un peu froide de loin, mais, de près, c'est un petit velours, avec ses bijoux d'yeux et son nez translucide de fève de Lima » (p. 30). Il aime discuter, échanger avec elle, même si l'ouverture de son corsage le fait rougir, qui laisse voir des seins, qu'il aimerait bien caresser, ne fût-ce qu'une seule fois, et qui sont « un vrai commencement d'univers », de « beaux mystères de femme, des pays de lait et de miel » (p. 31).

Marilou Desjardins. Surnommée Rilou, cette jeune fille de quinze ans est hospitalisée, comme le narrateur, et, comme lui, elle est atteinte d'un cancer incurable. Il se lie rapidement d'amitié avec elle, d'autant qu'elle écrit, elle aussi, des poèmes qu'il considère comme meilleurs que les siens. Elle est bientôt transférée dans un autre hôpital, « si vite, écrit le narrateur, que je n'ai même pas eu le temps de lui faire un enfant » (p. 117).

Benoît et Louis. Deux adolescents hospitalisés en même temps que le narrateur, mais qui ont plus de chance que lui, puisqu'ils quittent tous les deux le centre hospitalier, une fois guéris. Le premier est celui qui expédiera les lettres de Frédéric un an après sa mort.

Le grand père maternel Baillargeon et la grand-mère paternelle Émilie Langlois. Ils rendent tous les deux visites à leur petit-fils qui les aime et avec qui il a une relation privilégiée. Il se confie aux deux et demande même à sa grand-mère de lui administrer les derniers sacrements, ce qu'elle ne peut faire, bien sûr, se contentant sans doute de sa présence à son chevet, l'instant fatidique arrivé.

L'abbé Guillemette. Aumônier de l'hôpital, il tente de « convertir » le jeune narrateur qui l'éconduit en contestant son enseignement et en refusant l'Extrême-onction. Il lui interdit même « de prier pour [lui] dans le silence de la chapelle », lui refusant « jusqu'à ce plaisir solitaire » (p. 107). Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il manque nettement de conviction.

Les thèmes

La mort. C'est le thème dominant, car elle est omniprésente dans ce récit, la grande faucheuse que Frédéric attend non sans peur, même si, pour faire son brave, il affirme qu'« [a]près tout, la mort n'est pas un vice : c'est juste un passe-temps

comme un autre » (p. 108). Il finit par s'y résigner après avoir espéré une guérison, voire par se consoler en demandant à son grand-père « si à vingt ans, [il] n'aurait[t] pas songé à [s]e faire sauter la cervelle, comme tous les jeunes de ton triste pays gris, grand-papa » (p. 46). Il ne parvient pas à apprivoiser cette mort, qui le heurte.

La révolte. Ce thème est une conséquence du thème précédent. Frédéric n'accepte pas de mourir à 17 ans et il se révolte contre toutes les formes du mal, celui qui le ronge et celui qui ronge la société.

L'espoir. L'espoir est lié à la mort. Frédéric demande un jour à son grand-père si « c'est une chose possible que je puisse me réveiller, un bon matin, tout lavé de mon mal jusqu'à la blancheur des os, purifié jusqu'à l'âme, tout nouveau tout beau » (p. 42). Il a donc « des lueurs d'espérance qui [l']aveuglent » au point qu'il se sent guéri » (p. 47). Mais, à mesure que le temps passe, ses poèmes, reflets de son âme, traduisent son désespoir : « Je pars sans y croire ° je m'éteins ° sans avoir flambé, ° comme un bâton d'encens ° qui pue la messe des morts » (p. 128) ou encore : « On meurt comme on émigre ° rêvant de paix et de richesses, ° le cœur gros d'une terre natale » (p. 129). Il aura été « une promesse d'ivrogne, un été de pluie, un pedigree de chien écrasé, une grossesse nerveuse, une fausse couche » (p. 119).

La religion. Révolté, enragé, Frédéric a perdu la foi en la vie, mais aussi en Dieu. Il est devenu un vrai païen. Et il ne rate aucune occasion pour s'en prendre à la religion dans laquelle il a grandi. Il refuse la pitié, les miracles, les enseignements de l'aumônier qui voudrait bien le christianiser pour qu'il soit sauvé. Il pastiche d'autres paroles de la Bible qu'il n'aime pas car, selon lui, « il y a trop de magie dans cet almanach du peuple » (p. 91). Point étonnant qu'avec de tels jugements à l'emporte-pièce il refuse la présence du prêtre et « ses enseignements fumeux » (p. 48). Il flirte avec le blasphème quand il affirme que « le vrai péché du monde, le plus grave, c'est Dieu qui l'a commis en créant les hommes et c'est lui qui devrait nous demander pardon pour tout le mal qu'il a fait à l'humanité depuis toujours » (p. 106). Ce Dieu, lointain et irréal (p. 17) il le trouve injuste. Mais, sa révolte, sa colère lui font oublier le sens de la Rédemption, lui qui ne sent

plus « le besoin d'être sauvé, vu qu'il ne voit pas de quoi on le sauverait » (p. 108). Point étonnant qu'il croie que « [l]à-haut, l'éternité doit être longue comme une journée sans pain » (p. 91). À ses yeux, « les religions, c'est bien beau, mais, à la longue, ça épuise et ça donne la nausée » (p. 112). Pour quelqu'un qui se dit athée, Frédéric a toutefois des lectures et on peut facilement retrouver dans son discours plusieurs allusions au livre des Psaumes et au Cantique des cantiques, de même qu'aux livres des prophètes Job et Jérémie.

Le bonheur. Frédéric ne croit plus au bonheur, ni terrestre ni céleste : « [L]e bonheur, pour moi, écrit-il encore, c'est des histoires qu'on raconte pour s'endormir, c'est utile pour trouver le sommeil, c'est quand même juste des mots qui ignorent ce qu'il y a vraiment au fond des solitudes » (p. 34). Non seulement « le bonheur coûte les yeux de la tête », mais « il n'y en a jamais assez pour tout le monde » (p. 89). La vie a profondément marqué le narrateur et sa vision du monde est pessimiste car il se sent rejeté de ce monde, déçu « de finir de même [...] sans avoir vraiment commencé, sans avoir rien réussi de trop beau » (p. 9), conscient aussi « d'avoir tout pris sans rien donner », de n'avoir rien fait de bon pour mériter la vie, le bonheur. D'où le regret de ne pas avoir vécu plus intensément : « Avoir su, je me serais botté le derrière plus fort et j'aurais commencé à vivre avant aujourd'hui, mais c'est trop tard et j'aurai vécu sans qualité, sans richesse : je suis né les mains trouées, comme une dépouille de crucifié » (*ibid.*).

La peur. Comme la mort, elle est omniprésente dans la confession-bilan de

Frédéric. Il a peur d'être lâche (p. 47), le moment fatidique venu, et il espère que quelqu'un l'aidera, « en temps et lieu à franchir le fleuve des enfers [...] un fantôme, un ange, une âme, une sorte de saint Christophe, ou un grand cheval blanc ailé, quelque chose, ou peut-être grand-papa Langlois » (p. 16), qu'il imagine l'accueillir dans l'au-delà, laissant voir ainsi certaines contradictions dans ses raisonnements, lui qui ne croit en rien, du moins le pense-t-il.

L'humour. Malgré le sujet grave qu'il aborde, Frédéric est capable d'humour. En surveillant les notes que compilent à son sujet les infirmières dans leurs dossiers, « avec un stylo d'université », il a pensé jouer « un rôle dans une thèse de doctorat, très bientôt », tout en espérant que « [s]a psychologue gagnerait un jour un meilleur salaire grâce à [lui] » (p. 37). À sa grand-mère, à qui il écrit une lettre qu'un ami doit lui remettre au premier anniversaire de sa mort, il annonce que l'argent qu'elle a donné à l'évêché pour les âmes du purgatoire a « servi à refaire toute la décoration et même le toit qui coulait » (p. 59), voire que l'« on parle d'agrandir en prévision d'une troisième guerre mondiale ou d'une épidémie » (*ibid.*). Dans cette même lettre, il ironise sur le sort réservé aux enfants du Tiers-monde : « Mon meilleur copain vient du Bangladesh où il était un athlète olympique, un champion du triple saut (tous les jours, il sautait le déjeuner, le dîner et le souper). Heureusement, il est enfin délivré du supplice de la faim, vu qu'ici on vit de nourritures spirituelles, ce qui est bien pratique » (p. 59-60). Il multiplie les jeux de mot. Le missel qu'il a dérobé, il

l'a « bien mal acquis » (p. 101). Il refuse de se laisser oindre par le prêtre : « À chacun sa pudeur, et les morts seront bien regrettés » (p. 103). Il a appris, dans son jeune âge, à faire de la bicyclette « en toute ignorance de cause » (p. 40). Il se dit prêt « à faire contre mauvaise fortune bon cœur pour voir si ça se peut mais quand toute la fortune tient dans le creux d'une main, on dirait que le cœur a le goût de se jeter dans le vide » (p. 54)...

Le sens du roman

Avec *Du mercure sous la langue*, Sylvain Trudel, lauréat du prix Montmorency des cégépiens et du prix des libraires (volet québécois), a voulu dire le drame, dénoncer la révolte d'un adolescent confronté à la mort, alors qu'il s'éveille à peine à la vie et qu'il refuse, au terme d'une longue lutte, toute compassion, tout sentiment, toute émotion qui ne sont, en définitive, qu'illusion, que trompe-l'œil. Le cri de Frédéric est un cri de désespoir : « Il me reste juste à ramasser les bébelles, rapailler mes affaires, paqueter les p'tits, fermer l'eau et l'électricité, baisser le stress (et puis m'évaporer dans la nature en claquant la parenthèse) » (p. 130).

Notes

- 1 *Du mercure sous la langue*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 129[1] p. Nous citons la pagination de cette dernière édition. [Le roman est publié à l'automne 2005 à Paris dans la collection 10/18.]
- 2 Marie-Claude Fortin, « *Du mercure sous la langue*. L'œuvre au noir », *Voir*, 23 août 2001.
- 3 C'est nous qui soulignons.

Commandez les numéros antérieurs disponibles www.revueqf.ulaval.ca